

15/06/2011 à 11:40 Vu 518 fois

Quand Nancy s'appelait Nancago

Tags :

- [Philosophie](#) |
- [Education](#) |



(abonnés)

« L'Institut » |
la Craffe.



(abonnés)

L'Institut de mathématiques et l'Institut de physique de l'Université de Nancy au temps de Delsarte.

préc. suiv.

1 / 5



Nul ne trouvera ce nom de ville en toponymie classique. Il ne vient ni du gallo-romain, ni du celte mais bien de l'union des deux syllabes NAN et CAGO, provenant de NANCy et ChiCAGO. C'est ainsi que l'on a créé le nom d'une ville imaginaire pour donner une adresse à un auteur censé demeuré anonyme. On le doit à des mathématiciens de renom, travaillant en collectivité sous le nom de plume « N(icolas) Bourbaki », auteur d'un gigantesque ouvrage intitulé *Éléments de mathématique*^[1], qui connaît encore des rééditions. Ce nom forgé a néanmoins gagné ses lettres de noblesse quand il a servi à nommer une série de publications de hautes mathématiques dans les années cinquante. Ainsi, même tronqué, le nom de Nancy a-t-il rayonné au vingtième siècle dans la communauté mathématicienne et souvent bien au delà.

Une création franco-américaine L'histoire de cette ville imaginaire commence en 1948, lorsque le mathématicien français André Weil (1906-1998), récemment nommé à l'Université de Chicago, décide de

demander à la très sérieuse Société américaine de mathématiques (*American Mathematical Society* ou AMS) la qualité de membre individuel pour un certain N. Bourbaki, à qui il donnait pour adresse domiciliaire la ville fictive de Nancago. Or, André Weil avait auprès des mathématicien la réputation complexe du mathématicien de premier plan, au passé un peu trouble, doté d'un caractère difficile et d'un humour particulièrement sardonique. Ainsi pourrait-on imaginer que c'est par une affinité, singulière ou consentie, que Weil avait choisi Nancy dont les armoiries ont porté le chardon, motif privilégié des artistes et artisans fondateurs de l'Art Nouveau, qui rappelle aussi la devise « qui s'y frotte s'y pique ».[2] Les faits sont tout autres : c'est plutôt à la ville du mathématicien Jean Delsarte (1903-1968) qu'André Weil a pensé. Une longue amitié unissait les deux hommes depuis leurs années d'études à l'École normale de la rue d'Ulm à Paris où ils entrèrent tous les deux en 1922. De plus, depuis les tout débuts du groupe, quand il ne s'appelait pas encore « Bourbaki », Delsarte avait accepté de s'occuper du secrétariat. C'est donc assez naturellement que Bourbaki y trouvait une adresse institutionnelle, même fantaisiste.[3] La première demande de Weil essuya un refus poli mais sans recours de la part du secrétaire de l'AMS. Celui-ci avait bien reconnu l'auteur du canular à qui il suggérait plutôt que le groupe Bourbaki soumette une demande d'adhésion à titre d'institution, catégorie qui correspondait mieux à son état. On lui demandait aussi de remplir correctement le formulaire de l'AMS qui ne devait contenir aucune information fausse ou fictive. Mais les membres de Bourbaki n'essuyaient pas facilement les refus. Faisant fi des règles américaines, une autre demande d'adhésion individuelle fut adressée à l'AMS, de la plume et à l'initiative de Jean Dieudonné (1906-1992) cette fois, enseignant à Nancy depuis 1937. On peut se demander se demande d'ailleurs si l'auteur a vraiment cru qu'une deuxième demande comme celle-ci passerait comme une lettre à la poste ou s'il ne l'a écrite que dans le but d'agacer ses collègues américains.[4] Quoi qu'il en soit, l'affaire commençait à prendre une certaine ampleur au sein de la communauté des mathématiciens américains, dont certains membres n'appréciaient pas du tout que l'on se moque de leur noble Société. C'est en ces termes que le secrétaire de l'AMS, John R. Kline (1891-1955), professeur à l'Université de Philadelphie, s'adressa à son collègue Warren Weaver (1894-1978), directeur de la section des sciences naturelles à la Fondation Rockefeller : « Quand N. Bourbaki a soumis sa première demande d'adhésion, j'ai répondu à l'important mathématicien américain qui l'a présentée que j'avais compris que Bourbaki n'était pas un individu mais bien un organisme et que, pour cette raison, il n'était pas admissible au titre de membre individuel. Cela semblait avoir donné satisfaction à ce membre de notre Société. Maintenant, un an plus tard, Mr. Bourbaki demande à nouveau à être admis en tant qu'individu. Certaines données des deux demandes sont de pures inventions. En l'espace d'une année, les diplômes obtenus ont complètement changé, même la date de naissance ainsi que les dates des différents postes qu'il aurait occupés sont différentes. Pour comble, sa signature est falsifiée : alors que la première demande était signée d'une main d'adulte, fluide et déterminée, on trouve ici une signature rabougrie et quasi infantile. Je crois que les personnes qui, comme vous-même, ont œuvré pendant des années dans l'intérêt des mathématiques américaines croient que notre Société est une organisation d'une telle dignité et d'une telle importance que l'adhésion ne devrait pas en y être sujet de dérision. Pouvez-vous me dire si la Fondation Rockefeller a sur la liste de ses subventionnés, en date d'octobre 1948, un mathématicien du nom de Nicolas Bourbaki ? »[5]

La réponse de Weaver est ferme mais plus sympathique au groupe. Il déclare que la Fondation Rockefeller n'a jamais attribué de bourse (*fellowship*) à un individu de ce nom mais que la Fondation avait apporté une aide aux activités du Groupe Bourbaki. Il ajoute que certains membres de ce groupe ont développé une forte identité de groupe et une grande croyance en l'originalité des idées qu'ils propagent. Ce phénomène doublé du pseudonyme individuel de leur ouvrage peut avoir amené certains membres à abuser de l'usage qu'ils font de cette personnalité fictive. En terminant, Weaver (qui connaissait plusieurs membres du groupe personnellement), déclarait qu'il ne fallait pas accorder trop d'importance à ce genre de plaisanterie même si cela pouvait être agaçant.[6] Mis au courant par écrit ou par le bouche-à-oreille, plusieurs membres de l'AMS ne s'en indignèrent pas moins et il s'ensuivit une importante correspondance où chacun faisait valoir ses idées sur les mathématiciens français en général, sur Bourbaki ou sur la qualité de leur Société. Mais ni l'Université de Nancy ni les professeurs de l'Institut de mathématiques ne furent jamais pris à partie.[7] **Nancy-Nancago, ville choisie de Bourbaki** Il a été question de Jean Delsarte qui s'occupait du secrétariat depuis les tout débuts de Bourbaki. En 1936, Bourbaki adressait une demande de soutien à la Caisse nationale de recherche (organisme qui précédait le CNRS, alors en voie de formation) pour qu'une partie du temps de la secrétaire de l'Institut de mathématiques soit justement réservé à Bourbaki en sus des tâches qu'elle devait assumer pour l'Institut. Dès l'année suivante, une petite somme a été accordée. La secrétaire devait taper et ronéotyper pour distribution à tous les membres les comptes rendus de réunions et les convocations, les plans, les rapports et les versions préliminaires

(appelées « rédactions ») parfois très longues et très techniques, destinées à la composition du grand ouvrage de Bourbaki.^[8] Sa tâche n'était pas mince et les conditions matérielles du secrétariat de Bourbaki ont toujours été des plus spartiates.^[9] C'est aussi Jean Delsarte, directeur de l'Institut de mathématiques puis nommé doyen de la Faculté des sciences dans l'après-guerre, qui apporta à Bourbaki une assise institutionnelle et une organisation plus officielle. À son initiative, le groupe se forma en association (loi 1901). C'est sous le nom d'Association des Collaborateurs de Nicolas Bourbaki que le groupe est encore aujourd'hui présenté dans les différentes instances administratives qui le soutiennent et auxquels il rend des comptes. Les premiers statuts de l'ACNB s'allongent sur une seule page où sont nommés ceux qui remplissaient les fonctions de président, secrétaire, trésorier et membres en titre.^[10] Néanmoins, ceci permettait à Bourbaki d'avoir une trésorerie légitime qui s'est vite avérée très utile, surtout à l'époque la plus florissante du groupe, soit des années cinquante à quatre-vingts alors que ses volumes connaissaient de grands succès de librairie en France et dans les pays où ils avaient été traduits.^[11] Dans les années d'après-guerre, Bourbaki organisa plusieurs de ses réunions, appelées « congrès » à Paris (1945, 1947) et à Strasbourg (1946) quand Henri Cartan retourna dans cette ville (voir ci-dessous). Bourbaki découvrait aussi les charmes mathématiques (quand ils n'étaient pas tout simplement pratiques ou touristiques) de la région en se réunissant à Nancy (1948, 1950, 1951), dans les Vosges (1951) ou à Celles-sur-Plaine où il semblait particulièrement se plaire (1952, 1953 et après).^[12] Ces réunions comptent parmi les plus importantes pour Bourbaki. Les comptes rendus qui ont circulé sous le titre de « La Tribu - Bulletin œcuménique, aperiodique et bourbachique » avaient alors pris leur forme typique qui persiste aujourd'hui, si je suis bien renseignée. La synthèse est présentée au début, par quelques paragraphes humoristiques mais peu faciles à déchiffrer, car le rédacteur y pratique souvent un humour d'initiés. Suivent des commentaires plus ou moins détaillés sur les lectures qui ont été faites en réunion et les décisions que le groupe a prises. Vient ensuite la liste des « engagements », c'est-à-dire des promesses ou impositions de rédactions confiées ou extorquées à l'un et à l'autre pour une date donnée, rarement respectée. En finale c'est souvent le programme du prochain Séminaire Bourbaki qui paraît et, au cours des années, c'est à cette activité que Bourbaki consacra le plus clair de son temps, suivant en cela la mode universitaire.^[13] Plusieurs de ces congrès se terminaient par un bon dîner, à Nancy quand ce n'était pas sur les lieux même du congrès. En venant dans la région, les membres devaient souvent passer par Nancy à l'aller comme au retour et l'on peut parier que plus d'un y firent escale quand le temps le permettait. À partir de 1951, sous l'intitulé de série « Publications de l'Institut de Mathématique l'Université de Nancago », André Weil et ses complices nancégiens Jean Delsarte et Jean Dieudonné, ont fait paraître des monographies signées par des mathématiciens français membres de Bourbaki ou dans la mouvance bourbakienne, mais aussi quelques contributions de mathématiciens étrangers. Publiée comme série des Actualités Scientifiques et Industrielles de la maison Hermann à Paris, qui a longtemps publié les *Éléments* de Bourbaki, cette série de Nancago faisait pendant à la plus ancienne mais néanmoins contemporaine série des « Publications de l'Institut de Mathématique de l'Université de Strasbourg », instituée en 1937 par André Weil aussi. Il était alors enseignant à Strasbourg où il profitait de la bonne compagnie d'Henri Cartan (1904-2008) jusqu'à la signature de l'accord Munich en 1938 puis le repli officiel de l'Institut de Strasbourg à Clermont-Ferrand à l'automne 1939.^[14] Par la suite, la série de Strasbourg a été dirigée par un mathématicien membre de Bourbaki, ou proche du groupe, en poste à Strasbourg. Avec ses parutions concentrées dans les années cinquante (à l'exception de deux) les Publications de Nancago semblent avoir requis une direction moins compliquée. Dans les années d'après-guerre, Delsarte fit nommer à Nancy plusieurs mathématiciens qui se révélaient de premier plan et dont certains ont appartenu au groupe Bourbaki. Ainsi y retrouve-t-on, de 1945 à 1952, Laurent Schwartz inventeur des « distributions ». Et de 1946 à 1955, Roger Godement à qui l'on doit le concept formalisé de « faisceau ». Après Nancy, ce dernier monta à Paris où il est devenu une véritable célébrité de l'enseignement des mathématiques à l'université. Jean-Pierre Serre passa par Nancy en 1954, année où il reçut, à son tour, la fameuse Médaille Fields, puis est élu pour être professeur au Collège de France l'année suivante. Jacques-Louis Lions s'y retrouva ensuite de 1954 à 1964. Il quicollaborait en mathématiques avec Delsarte (qui a souvent déclaré qu'il avait beaucoup appris avec et par son cadet) et l'on reconnaît en lui le chef de file des mathématiques appliquées en France.^[15] Henri Cartan, autre membre fondateur du groupe Bourbaki est né à Nancy en 1904 où son père, Élie Cartan, enseignait dans la chaire de calcul différentiel et intégral (1903-1909) avant d'être nommé à la Faculté des sciences de Paris. Henri Cartan faisait partie du corps professoral replié à Clermont Ferrand quand on lui a appris, au cours de l'été 1940, qu'il était nommé maître de conférences de mathématiques générales à la faculté des sciences de Paris et chargé de l'enseignement des mathématiques à l'École normale supérieure dès la rentrée de 1940 dans Paris occupé. Il y exerce de 1940 à 1965. À l'exception des années

universitaires 1945-1946 et 1946-1947 alors qu'il réussit à se faire détacher à Strasbourg, parce qu'il avait gardé pour cette université et cette ville, une mémoire de cœur et pour remplir une promesse faite à son épouse strasbourgeoise. [16] Bien qu'ils n'aient pas fait la chronique on imagine sans mal quelques voyages à Nancy où Delsarte commençait à noyauter une bonne équipe de mathématiciens. De connivence avec Cartan, Delsarte fit venir à Nancy, à partir de 1949, des élèves de deuxième année de l'ENS afin que ceux-ci côtoient des étoiles montantes des mathématiques. C'est aussi en 1949 que l'on constate l'arrivée à Nancy de l'incomparable Aleksandr Grothendieck qui venait y faire des mathématiques auprès de Dieudonné. Il en fera d'ailleurs l'éloge dans son samizdat *Récoltes et semailles*, rendant hommage surtout à la modestie de Dieudonné qui se mettait facilement au service de mathématiciens plus forts que lui : c'est ainsi qu'il s'est comporté avec Grothendieck et c'est pourquoi il demeura longtemps, même après son départ officiel du groupe, le correcteur désigné des bonnes feuilles de Bourbaki. [17] Au cours des années cinquante, le mathématicien brésilien Paulo Ribenboim venait passer quelques années à Nancy, dont il dit que c'est là qu'il devint vraiment mathématicien. Il a raconté à l'auteur de ces lignes, ses échanges avec Dieudonné et ses conversations sur les sujets les plus variés avec Grothendieck mais surtout les moments où il écoutait celui-ci en essayant de le suivre dans ses envolées mathématiques fulgurantes. [18] Nonobstant les orientations mathématiques de ses collègues et maîtres, Ribenboim s'est spécialisé dans la théorie des nombres et il passa sa carrière au Canada où l'on donna son nom à un prix pour les meilleures réalisations en théorie des nombres. Plusieurs autres mathématiciens les suivirent dont on trouve les emplois et les dates de service dans l'article très documenté qu'André Renaud a consacré aux mathématiques à Nancy. [19] **Nancy, ville internationale de mathématiques** En 1953, Delsarte créait l'Institut Élie Cartan, dont les statuts sont calqués sur ceux de l'Institut Henri Poincaré. Ceci en dit long sur les ambitions que nourrissait Delsarte pour faire de Nancy un véritable centre international de mathématiques. [20] L'Institut Élie Cartan a parfois été confondu avec Bourbaki et Delsarte se vit obligé de préciser, en 1959, pour le *Répertoire des laboratoires scientifiques* que « Le Groupe Bourbaki est complètement distinct de l'Institut Élie Cartan, lequel s'occupe seulement de l'Administration du Groupe Bourbaki. Les membres de l'Institut Élie Cartan ne sont pas les membres du Groupe Bourbaki, mais l'intersection de ces deux ensembles est non vide ». [21] Suivait la création, en 1964, d'un Centre de troisième cycle de mathématiques pures. L'Institut Élie Cartan et le Centre constituèrent les deux structures par lesquelles Delsarte et ses successeurs pouvaient faire inviter à Nancy de nombreux professeurs étrangers qui y faisaient des séjours ou qui y participaient à des colloques spécialisés. Pour montrer la diversité des conférenciers invités, nommons : Chandrasekharan, S.S. Chern, Harish-Chandra, Lars Hormander, Tosio Kato (venu comme professeur associé), Nicolaas Kuiper, Leopoldo Nachbin, Carl L. Siegel, Sergei Sobolev, Guido Stampacchia, J. M. C. Whitehead, Yosida Kôzaku. [22] Parmi les congrès internationaux que Delsarte organisa à Nancy on compte un congrès en Analyse harmonique (1946), un autre sur les Équations aux dérivées partielles (1956) et un Colloque du Rhin Supérieur (1962). [23] Ainsi Nancy est-elle connue non seulement comme berceau de l'Art Nouveau, mais aussi, dans un cercle plus restreint, elle est renommée pour avoir été un centre de mathématiques particulièrement animé. D'autres lieux ont leur mérite dans ce domaine mais rien ne leur est retiré en chantant, cette fois-ci, ceux de Nancy ou Nancago. Nanciéennes, Nanciéens, Voilà un bien court récit d'une plus longue histoire, celle de la rencontre entre votre ville et les nombreux mathématiciens qui s'y sont attachés. La rédaction espère que vous en lirez une version plus complète sous peu. D'ici là, le Château de Lunéville sera en voie de retrouver sa splendeur d'antan comme votre ville l'a fait il y a peu de temps. Liliane Beaulieu

Paris-Nancy, 2011

[1] L'emploi du singulier est volontaire et marque la foi des premiers membres du groupe en l'unité intrinsèque des différentes branches de leur discipline. [2] On rappellera celle-ci dans sa forme latine « *non inultus premor* » ou « on ne me touche pas sans impunité », devise que mérita la ville pour sa fidélité à la Lorraine et pour la ténacité de ses citoyens assiégés par les Bourguignons. Ce long siège a pris fin avec la victoire de René II, duc de Lorraine, contre Charles III, duc de Bourgogne, en janvier 1544. Suite à cette victoire, René de Lorraine ordonne la construction de la Basilique de Saint-Nicolas-de-Port, fait reconstruire son Palais à Nancy et construire l'église des Cordeliers, entre autres monuments qui lui valurent le surnom de « Bâtitteur ». Aux Nanciéens, il dispense diverses largesses qui ont alors soutenu la reprise économique et sociale de la région. Mais ce n'est qu'un siècle plus tard que Nancy a pu ajouter à son blason les armoiries des ducs de Lorraine. [3] Sur les débuts de Bourbaki, voir L. Beaulieu, A Parisian

café and ten proto-Bourbaki meetings (1934-1935), *The Mathematical Intelligencer*, **15**(1), pages 27-35. <http://www.springerlink.com/> Ceux qui s'intéressent au groupe Bourbaki trouveront une Bibliographie Bourbaki Bibliography, des Travaux portant sur Bourbaki, établie et mise à jour par L. Beaulieu sur le site des Archives Henri Poincaré. [4] En 1949, Français et Américains échangeaient une correspondance très soutenue et diversifiée au sujet du premier Congrès international des mathématiciens d'après-guerre qui devait avoir lieu à Cambridge (MA) l'année suivante. Le sujet des discussions était surtout le refus du gouvernement américain d'accorder des visas de séjour aux mathématiciens étrangers, communistes ou soupçonnés d'allégeance de gauche. Le mathématicien Laurent Schwartz (1915-2002), premier mathématicien français alors pressenti pour la Médaille Fields (seule récompense internationale en mathématiques à cette époque) était dans la ligne de mire parce qu'il était trotskiste, groupement politique que certains assimilaient alors au communisme. On refusait également de recevoir le très célèbre mathématicien Jacques Hadamard (1865-1963) qui n'avait jamais caché ses idées politiques depuis l'affaire Dreyfus, bien qu'il n'ait pas appartenu au parti communiste français. Cela a déclenché en France une véritable campagne de soutien dont les détails dépassent largement les limites de cet article. Il en est brièvement question dans Everett Pitcher, *A History of the Second Fifty Years: American Mathematical Society (1939-1988)*, AMS, American Mathematical Society Centennial Publications, Vol I, 1988, p.149. Dans son autobiographie, Laurent Schwartz en parle plus longuement, *Un mathématicien aux prises avec le siècle*, Odile Jacob, 1997. [5] Lettre de Kline à Weaver, 6 mars 1950, Archives Rockefeller, 500D, Univ. of Nancy, N. Bourbaki group. Traduction de L. Beaulieu. [6] Weaver à Kline, 7 mars 1950, Archives de la Fondation Rockefeller, 500D, Univ. of Nancy, N. Bourbaki group. [7] L'ensemble de cette correspondance se trouve, en partie, aux Archives Rockefeller, Tarrytown (NY) et surtout aux Archives de l'AMS que l'on peut consulter par l'entremise de la Bibliothèque John Hay de l'Université Brown à Providence (RI). [8] Ces documents d'archives (1934-1954) sont mis en ligne par MathDoc depuis janvier 2008. <http://math-doc.ujf-grenoble.fr/archives-bourbaki/> [9] Hélène Nocton, longtemps secrétaire de Bourbaki, d'abord à Nancy puis à Paris, en parle avec conviction à Martin Andler. Voir Entretien avec Hélène Nocton, propos recueillis par Martin Andler, Tribune libre, *Gazette des mathématiciens*, SMF, **79**, janvier 1999, pages 5 à 15. [10] Les statuts de l'ACNB se trouvent aux Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle à Nancy. [11] On trouve une liste des diverses éditions des volumes et chapitres des *Éléments de mathématique*, dans le volume II de L. Beaulieu, *Bourbaki. Une histoire du groupe de mathématiciens français et de ses travaux (1934-1944)*, Thèse de PhD, Université de Montréal. Y sont également données les traductions américaines, russes et japonaises. Les deux listes couvrent les pages 73 à 76 et 78 à 84, respectivement. [12] Selon la liste du volume relié des congrès ou réunions de Bourbaki qui est donnée à <http://math-doc.ujf-grenoble.fr/archives-bourbaki/feuilleter.php?chap=1.2.1> [13] Les textes des conférences prononcées dans le cadre du Séminaire Bourbaki, qui se tient à l'Institut Henri Poincaré à Paris depuis 1950 (à l'ENS auparavant), ont été publiés par différentes maisons. On en trouve la liste sur le site de l'Association des Collaborateurs de Nicolas Bourbaki qui y donne aussi ses instructions de rédaction pour le séminaire aux conférenciers potentiels. <http://www.bourbaki.ens.fr/> [14] André Weil raconte cette période de sa vie dans ses *Souvenirs d'apprentissage*, Bâle/Boston : Birkhäuser, Vita Mathematica 6. [15] Ce paragraphe et les suivants empruntent librement au contenu de l'article de Gérard Eguether, Jean Delsarte. La vie et l'oeuvre d'un grand mathématicien nancéien. In *Revue de l'Institut Élie Cartan*, numéro hors série sous la direction de Gérald Tenenbaum « 1903-2003. Un Siècle de mathématiques à Nancy. » <http://www.iecn.u-nancy.fr/Le-Laboratoire-Et-La-Recherche/100ansdemath/> [16] En septembre 1935, Henri Cartan a épousé Nicole Weiss, fille d'Henri Weiss (1865-1940) professeur de physique à Strasbourg. [17] Grothendieck a fait partie de Bourbaki à deux reprises, dans les années cinquante puis dans les années soixante. [18] Entretien libre et non enregistré de L. Beaulieu avec Paulo Ribenboim, mars 2006. [19] André Renaud, Du rayonnement des mathématiques lorraines, in *Les Universités de Nancy*, numéro thématique de la revue, Le Pays Lorrain, mai 2003, pages 43 à 52. [20] Un exemplaire de la brochure distribuée au moment de la création de l'IECN est conservé aux archives de l'Institut et répertorié sous la cote 4507. [21] Cité par Eguether, op. cit. [22] Selon la liste établie par G. Eguether, op. cit. [23] Voir G. Eguether, op. cit.

- [Réagissez](#)

- Partagez   

- [Envoyer](#) 